



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4 841-48 D Paris.

*A tous et à toutes Joyeux Noël,
bonne et heureuse Année 83 !*

Voeux

Une année s'achève qui fut de violence et d'horreur, une autre s'annonce qui sera... Que sera-t-elle ?

Nous qui avons, voici longtemps, connu l'homme en proie aux passions et aux absolus, Nous qui avons vu de nos yeux l'image extrême de l'intolérance et entendu l'acier de son cri,

Nous qui avons vu de près le masque hideux de la haine et connu le mépris de l'homme pour l'autre,

Nous dont la route, un jour, a croisé l'inoubliable cortège de l'homme humilié,

Nous dont tout l'être a guetté la liberté dans l'enclos barbelé qui le tenait serré,

Nous que l'espoir et le désespoir ont tour à tour visité dans l'aube de jours qui n'en finissaient plus,

Nous que la paix des armes rendit enfin à la vie et à la liberté,

Nous, plus que d'autres, nous partageons l'effroi que ce monde suscite,

Chaque jour des images de fer, de feu, de sang,

Chaque jour, des corps aux membres déjetés dans les rues des villes et sur les places,

Chaque jour, au jeu des passions contraires, la mort de l'innocent,

Chaque jour, sur la face de l'homme l'empreinte du mépris pour son frère qu'il voit,

Chaque jour, violence, vengeance, souffrance, humiliation hideuses métastases,

Chaque jour, des prisons qui se referment sur le corps torturé,

Chaque jour, l'asservissement par la conscience et l'âme même volée !

Du temps qui me fut accordé je ne sais ce qu'il reste,

« un jour il faudra dire adieu à ce décor usé par tant d'azurs, de givres et de pluies » mais

je veux encore croire à la lumière qui dessine l'ovale d'un visage, à la fleur qui se balance, éclatante et gracile sur sa tige, au chant de l'oiseau dans la ramure, au vol des oies cendrées dans le triangle du ciel, à la vague bruissante sur le sable doré de la plage, comme

je veux encore croire à la main qui se tend, au regard qui accueille, à la parole qui réconforte, à la porte qui s'ouvre, et

je forme le vœu que l'homme, enfin, se convainque

« qu'un monde unique ne suffit jamais et en aucun cas. Ce sont les DIFFERENCES ensemble qui font seules le monde ».

J. TERRAUBELLA.
12205 - V B.

3 SEPTEMBRE 1939

3 SEPTEMBRE 1982

43 ANNEES DEJA...

En ce jour anniversaire de notre départ à la guerre et pour beaucoup ensuite vers la captivité, nous nous sommes retrouvés, camarades de : l'U.N.A.C., de la F.N.C.P.G.-C.A.T.M., de l'U.N.E.G. et de l'U.C.C.A.P., autour de la « Dalle Sacrée » sous l'Arc de Triomphe, en souvenir des camarades que nous avons perdus aux combats et en captivité.

Une imposante forêt de drapeaux des associations succédait à une musique militaire, fort alerte, mais qui devient un peu trop virile pour nos jambes vieillissantes.

Beaucoup de camarades de province s'étaient déplacés pour se joindre aux parisiens (toujours trop peu nombreux).

La cérémonie fut présidée par le général Schmit, représentant le ministre des anciens combattants.

Vint ensuite le dépôt de la couronne portant sur son ruban les noms de l'U.N.A.C., F.N.C.P.G.-C.A.T.M., U.N.E.G., A.C.C.A.P., concrétisant l'unité P.G.

La sonnerie « Aux Morts » pieusement respectée par l'assistance, groupée autour de « la Flamme », prouvant ainsi que le souvenir persiste dans les cœurs.

Nous avons bénéficié d'une belle journée pour cette cérémonie fort émouvante.

Merci aux porte-drapeaux qui sont toujours sur la brèche.

Maurice BERNHEIM.

Un vrai conte de Noël

C'était un garçon gai de caractère, sympathique, toujours prêt à rendre service et s'efforçant de ne contrarier personne.

Mais il avait un nom, à trois syllabes, si compliqué, qu'on l'appelait au kommando, par son prénom : Jules.

Avant d'être mobilisé dans l'armée belge, il enseignait les lettres dans une institution privée d'Arlon, en tant que frère mariste.

Sa vocation religieuse lui avait valu, dès son arrivée dans un petit village de la Haute Souabe, une affectation tout à fait spéciale.

Pendant que les paysans de la commune examinaient les prisonniers regroupés devant le Gasthaus « Zum Lowen » n'hésitant pas à les palper pour choisir ceux qui leur semblaient les plus corpulents, Jules se trouva soudain devant un petit homme souriant, qui lui demanda sa profession.

Le dialogue fut difficile, mais Jules parvint à lui faire comprendre, en sortant une petite croix de sa poche, que ses fonctions s'apparentaient à celles d'un prêtre catholique.

Le visage de l'homme s'éclaira davantage et après cinq minutes de palabres avec le bourgmestre, il fit signe au prisonnier de le suivre.

Les raisons de ce choix apparurent à Jules, sans tarder. Sa nouvelle patronne avait un frère curé, près de Stuttgart, ainsi que trois ou quatre neveux ou cousins dans les Ordres.

Le patron était le boulanger du village et sa femme tenait une épicerie, assez bien achalandée à l'époque (1940). De plus, ils exploitaient une petite ferme, permettant de nourrir trois vaches.

Notre Jules, que ses employeurs appelaient « Herr Pfarrer » (M. le Curé) était choyé comme un membre de la famille.

Personne ne lui donnait de directives et la besogne ne l'accablait pas outre mesure. Le patron était au fournil et la patronne à la boutique. Jules s'occupait, en principe, des trois vaches, fendait un peu de bois et vaquait à quelques menus travaux.

L'été, naturellement, il participait à la rentrée des foin et à l'engrangement de la moisson. Mais, en automne et surtout l'hiver, il se trouvait assez

découragé. Alors certains après-midis, il prenait une hache sur l'épaule, pour se donner une contenance, et partait se promener dans les forêts avoisinantes. Un peu avant la tombée de la nuit, il revenait au village d'un pas mesuré, pour être présent au repas de cinq heures et soigner, ensuite, ses trois vaches.

Au kommando, personne n'était plus pacifique que lui. Les soirs, il participait à la discussion sur les opérations militaires, sans passion et en faisant preuve d'une grande ouverture d'esprit. Puis, après la conversation générale, concernant les travaux de la journée, il se retirait dans un coin, pour méditer et lire la Bible.

Les semaines, les mois, les années passaient ainsi, sans que notre Jules se départit de sa sérénité.

- * -

Nous étions à la fin de septembre 1943, quand un événement imprévu vint modifier sa vie tranquille, d'une façon singulière.

Notre Jules, on peut le dire, avait un tout petit péché mignon. Qui n'en a pas ? Il était donc assez porté sur les plaisirs de la table. Et malgré qu'il fût relativement bien nourri chez son employeur, il avait pris l'habitude de s'octroyer des suppléments nutritifs, pendant les heures creuses de la journée.

N'allez pas croire qu'il s'agissait de larcins de poulailers ou de visites discrètes à l'épicerie. Non, le Jules ne mangeait pas de ce pain là, bien qu'il fût chez un boulanger.

Tout simplement, il allait fréquemment, le soir, retirer des provisions, dans ses propres colis, sous les regards attentifs du gardien. Bien entendu, il n'emportait que de petites quantités à la fois. Le lendemain, il partait à son lieu de travail, avec les précieuses victuailles. Petit à petit, il s'était constitué des réserves, qu'il conservait dans une grande boîte métallique, cachée dans le foin, au-dessus de l'étable.

Quand il disposait d'un moment de liberté — et il en avait beaucoup — au milieu de la matinée ou vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, il montait sur l'échelle qui conduisait au fenil.

Et là, bien décontracté, assis dans le foin sec et odorant, il grignotait lentement trois biscuits et deux raies de chocolat.

Le malheur voulut que son patron embauchât, à cette époque, un apprenti de 13 ou 14 ans, que nous baptisâmes, aussitôt, « le rat blanc », à cause de ses cheveux couleur jaune-paille.

Ce jeune garçon eut tôt fait de remarquer le manège de Jules et de découvrir sa cachette. Comme il appartenait aux Jeunesses Hitlériennes, il pensa que son devoir était de prévenir le gardien. Celui-ci, un sous-officier méfiant et borné à l'extrême — nous l'appelions Firmin, parce que, chaque matin, après notre départ, il renettoyait le kommando, par peur des foudres du Feldwebell de contrôle — fit irruption dans la boulangerie, un après-midi paisible. Frappant le carrelage du talon de ses bottes, le verbe haut, il invita, sans préambule, notre Jules et « le rat blanc » à monter sur le fenil.

Sur les indications du jeune apprenti, la boîte aux provisions fut découverte en quelques secondes. Triomphalement, le gardien se mit alors à crier : « Was ist das Julius ? Flucht ! » Puis il entonna toute une série de vociférations, qu'il vaut mieux ne pas traduire.

Le Jules, d'abord tout pâle, voyait la boîte brandie sous son nez, pendant que Firmin hurlait de plus en plus fort. Envahi d'une brusque colère, le Jules devenu tout rouge, arracha la boîte des mains du gardien et, d'un geste imparable, dispersa tout le contenu dans la masse de foin. Après quoi, la mine résolue, il marcha sur le sous-officier qui ne criait plus et qui recula de cinq ou six pas. Le Jules, prêt à l'empoigner par la vareuse et à le projeter par l'ouverture du fenil, n'a jamais compris — il nous l'avoua le soir même — pourquoi il n'avait pas achevé son geste.

- * -

La suite est facile à deviner. Le lendemain matin, notre Jules, flanqué d'une sentinelle armée jusqu'aux dents, partit pour Villingen, inculpé de tentative d'évasion.

Quand il comparut, un peu plus tard, devant l'officier de justice, celui-ci, malgré le rapport défavorable du gardien, ne lui infligea que 15 jours de prison.

- * -

(suite p. 2)

Un vrai conte de Noël

(suite)

Un soir que le Jules racontait son histoire pour la quinzième ou la vingtième fois, un de ses compagnons de geôle, lui dit, tout à coup :

— Mais, dis donc, puisque tu fais partie du clergé, tu devais être sanitaire dans l'armée belge ?

— Ah ! oui. J'étais brancardier. C'est même marqué dans mon livret militaire.

— Mais alors, qu'est-ce que tu fais ici. Il y a bien longtemps que tous les sanitaires belges ont été libérés.

— Oui ! J'en ai vaguement entendu parler. — Ma parole, mais t'es dingue, mon pauvre vieux ! En sortant de prison, va voir tout de suite l'homme de confiance belge. Il fera des démarches pour te faire rapatrier en quatrième vitesse !

Le Jules suivit le conseil. Comme c'était un sanitaire, un vrai, possédant tous les documents nécessaires, il fut libéré quelques semaines plus tard, aux approches de Noël.

— ★ —

Comme quoi la gourmandise peut être, quelquefois, récompensée.

Maurice ROSE.

Notre concours de Noël

Pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, notre ami Robert VERBA a mis au point un concours amusant qui fait surtout appel à votre perspicacité.

Tout le monde peut y prendre part.

« Quel était le numéro de Jacques ? », un concours attrayant et qui sera récompensé par de jolis prix, cinq gagnants étant tirés au sort après la question subsidiaire.

Et maintenant à vous de jouer !

LE COIN DU CHERCHEUR

Quel est le numéro de Jacques ?

Ils étaient 156 Kgf dans ce kommando industriel et avaient souvent affaire à des gardiens plus ou moins « dérangés ». Il y en avait un particulièrement qui confondait tout le monde. Il eng... Henri quand c'était Fernand qui n'avait pas bien fait son lit, Paul quand c'était Pierre qui n'avait pas balayé son emplacement, etc...

C'en était devenu un sujet de rigolades et de moqueries sans fin. Tant et si bien que ce gardien, après s'être bien creusé la cervelle, trouva une astuce qui lui sembla idéale : il résolut de marquer chaque lit d'un numéro, ceux-ci étant répartis également de chaque côté : une rangée paire, une impaire, en somme comme les maisons dans une rue.

Pour rentrer dans ses frais, et peut-être même faire un petit bénéfice, il institua une vente obligatoire contraignant les prisonniers à acheter des petits chiffres dorés et à les fixer sur leurs vestes, ces numéros devant correspondre aux numéros de leurs lits, et ne trouver rien de mieux que de les vendre au prix égal en marks de la valeur qu'ils représentaient, c'est-à-dire un deux : 2 marks, un trois : 3 marks, etc... quant au zéro : 10 marks. En somme rien de plus régulier puisque celui qui avait le lit numéro 23 paierait 5 marks, celui du lit 40, 14 marks et celui du lit 138, 12 marks (1+3+8) ! C'était ça la justice allemande ! et malgré les protestations de tout le kdo il fallut en passer par là.

Ses voisins de gauche et de droite étant momentanément fauchés, Jacques se chargea de l'achat des chiffres pour eux trois.

Le numéro de son copain de gauche, pourtant inférioritaire coûta 1 mark de plus que le sien ; le numéro de son copain de droite, supérieur, coûta 7 marks de moins que le sien.

Quel était le numéro de Jacques ?

— ● —

A vous de chercher mes amis, un joli cadeau attend celui qui aura trouvé la réponse exacte, et qui aura désigné le nombre le plus approchant de la question subsidiaire ci-dessous :

— Question subsidiaire : Combien de réponses exactes recevrons-nous ?

— ● —

La solution paraîtra dans le prochain numéro du « Lien ».

Robert VERBA.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

DES VACANCES ET UN LIVRE

...Une maison de pierre, d'ardoise et de verre au bord de l'océan : un mince rideau de pins cache la mer, que l'on aperçoit pourtant par quelques trouées entre les arbres. Seul, le cri des corbeaux et des merles au bec jaune trouble le silence du lieu. Aux premiers rayons du soleil, loin de la ville et de ses rumeurs agitées, l'impression prévaut de ce premier matin du monde où la terre encore vierge de l'homme s'offrait à la vie.

C'est sans regret que l'on quitte Paris, la grande Babyloane, pour ce coin de Bretagne où ressourcer son âme est ressenti comme une grâce. On voudrait avoir rompu tout lien avec la folie du monde qui gagne de part en part et me laisse en repos. Le mince « fil » du progrès transistorisé vous y relie pourtant, qui dit ces jeunes vies « offertes » à la mort, aujourd'hui dans la solitude glacée des mers australes, au pays de la Bible et, demain, ailleurs...

Par le biais d'une lecture en cours, le présent se raccroche sans peine au passé et le reproduit à l'identique, comme le visage dans le miroir :

... « Le plus vif de (mes) souvenirs c'est sans doute celui des soldats revenant de la bataille (Mont Cassin, 1944), à travers un bois de chênes-liège transformé en fourré de moignons noirs, ou descendant par des sentiers abrupts entre des cadavres encore chauds, dans un état d'épuisement extrême, les visages mangés par une barbe naissante, blancs de poussière blanche, sans une goutte de sang, qu'on eut dit transparents. Ils venaient de voir la mort de leurs meilleurs camarades, ils avaient combattu corps à corps, ils avaient tué et ils en étaient revenus vivants. Quand ils me rencontraient tandis que je grimpais vers eux après la bataille, ils me saluaient comme un frère venu d'un autre monde, ils éprouaient une telle joie de vivre, de retrouver la vie, un si heureux sentiment de fraternité acquis dans la bataille, qu'ils me l'offraient à moi (...). Cette euphorie irrépressible que donne le retour à la vie vient-elle seulement de la rencontre face à face avec la mort et, parfois même seulement de l'avoir frôlée, est-ce cela qui apporte cette tension de la volonté et de l'amour de la vie, cet éclat ? » (Joseph Czapski - Terre inhumaine, p. 237).

...Des corbeaux, dans l'air soudain refroidi, croassent et viennent se percher à la cime des pins balancés par le vent surgi du large : la nature à l'unisson de mes pensées. De fines gouttelettes glissent comme des perles sur la vitre fermée. Sur la grève déserte, des mouettes effrontées piaillent en décrivant de larges orbites sur la mer.

C'est l'heure du repliement intérieur, l'heure aussi de la musique : Beethoven en quatuor pour meubler cette longue fin de journée. Au soir de sa vie, reclus dans une surdité doublement douloureuse, Beethoven a su, dans ses dernières œuvres, traduire le chant qui rend grâce pour le bienfait reçu, l'angoisse de l'âme en attente, qui boueverse et émeut au plus profond...

Je poursuis ma lecture de « Terre inhumaine » dont je n'arrive pas à me détacher. Si l'Allemagne de 1939-1945 a été le lieu d'un brassage de peuples sans précédent, un lieu de souffrance et de mort, la Russie aussi. Le livre de Czapski le confirme au-delà même de ce qu'un esprit curieux d'histoire contemporaine peut en savoir :

« Je me suis appliqué, dit l'auteur, à mettre les faits dans la lumière la plus juste, mais les sentiments aussi sont des faits : je n'ai atténué ni la violence de mes sentiments ni ma tendresse ou mes sympathies. Mes critiques, souvent acerbes, n'épargnent pas mes compatriotes. Ce livre est essentiellement le récit d'un an de séjour en Union Soviétique en guerre et des observations que j'y ai pu faire. Je n'ai pas cherché à tirer des synthèses, ni des conclusions définitives ».

(Ce séjour « libre » d'un an a été précédé d'une captivité de deux ans).

L'œuvre de Czapski qui se lit comme un roman, est un témoignage de premier ordre. Paru en 1949, augmenté en 1977, réédité en 1978 aux Editions de l'Age d'Homme, à Lauzanne, il a pour thème central « la recherche, à travers la Russie, de mes camarades officiers et soldats faits, comme moi prisonniers en 1939 » ayant séjourné notamment dans les camps de Starobielsk, Kozielst, Ostachkov et qui, inexplicablement, au nombre de 15 000 disparurent...

Acte de recherche, mais également acte d'observation et d'histoire. Les anciens prisonniers de guerre français, qui eurent pour compagnons de misère une autre fraction de l'armée polonaise, ne pourront qu'être intéressés par le sujet de ce livre. Bien que la captivité de l'autre fraction dans les camps russes ne soit ici qu'effleurée — elle fait l'objet d'un volume à part — ils en auront bien des échos et ils en mesureront, comparativement, l'aune...

Deuxième point fort du livre, l'in vraisemblable situation qui confronta ces Polonais après le « renversement d'alliances » qui suivit juin 1941 — Hitler attaque l'U.R.S.S. — et qui les « libéra » sur place, les autorisant, difficilement, à se constituer en une nouvelle armée destinée à se battre désormais aux côtés de l'Armée Rouge... et ce qu'il en advint.

Epique, poignant, émouvant, terrible, ce livre est « à découvrir », à tous les sens du mot, le non-dit n'étant pas le moindre.

...Sur le sable blanc de la plage, la vague déroule son ruban d'argent au gré du ressac qui la gonfle. Le ciel est bleu, mais à l'horizon, Belle-Île reste noyée dans un fin halo de brume qui la dérobe au regard, signe de beau temps assuré. Sur son socle de pierre grise, Hoche veille sur la cité noyée de soleil.

A petits pas, le soir va tomber, le ciel déjà moutonne de blanc et entre les branches des pins alignés au cordeau, le vent se faufile en sifflant doucement. Sur le miroir de l'eau, les derniers focs colorés s'en viennent vers le port. La beauté des choses...

Qui était Czapski ? Un polonais qui, de 1912 à 1917, étudia à Saint-Petersbourg où il cultiva bien des amitiés. C'est dans cette ville du nord de la Russie, chère à la poétesse Anna Akhmatova, l'auteur de « Requiem »

et du « Poème sans héros », « qu'il vécut les deux premières années de la révolution bolchevique », pour retourner en 1920 dans sa patrie polonaise combattre l'invasion révolutionnaire et venir ensuite à Paris exercer son art : la peinture. En 1939, parti rejoindre son régiment, il fut fait prisonnier par les Russes et détenu d'abord à Starobielsk, puis dans le Grand Nord, Griazovietz. « Libéré » après juin 1941 en application des accords Staline-Sikorski, il est chargé d'une mission particulière à l'état-major du général Anders : retrouver la trace, à travers l'immense territoire russe, des prisonniers de guerre non élargis et dont aucune nouvelle ne parvint aux responsables chargés de mettre sur pied « la nouvelle armée polonaise en U.R.S.S. ». Tâche inhumaine dans une terre inhumaine !

Daniel Halévy, son préfacer français, écrit que le livre de Czapski est « plus pénétrant... plus amical » un certain sens, que tant d'autres que nous avons lus. Plus pénétrant, certes, par l'observation intelligente de ce pays révolutionné par l'idéologie, bouleversé par la guerre extérieure et pourtant égal à lui-même, histoire traditions et mœurs.

Amical aussi par le regard qu'il porte à ces diverses populations, dont la condition quotidienne n'a pas beaucoup à envier à celle des dizaines et centaines de milliers de personnes étrangères déportées, à des titres divers, sur toute l'étendue du territoire, qui croisent et entrecroisent leurs flux et reflux, sur les chemins, les routes, les gares et les fleuves, du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est et vice-versa.

Le regard de Czapski est d'un fin psychologue, rien ne lui échappe : la rue et les visages, l'extérieur des choses et des lieux, l'intérieur des êtres. Il sait écouter, mettre en confiance, faire parler et rapporter — ce talent entre mille :

« ...En allant de Moscou à la ligne de front, poursuivant le cheminot en roulant toujours ses grosses cigarettes, j'ai traversé en auto les territoires que nous avions repris aux allemands. Il y avait encore pas mal de cadavres allemands dans la neige. Il faisait très froid et la neige était profonde. Les enfants des villages les arrosaient d'eau, les cadavres, je veux dire — l'eau gélait tout de suite — et les enfants se servaient de corps gelés comme de luges. Ils descendaient les collines assis dessus (p. 109) » Et cet autre :

« ...Ici, (à Tosk) j'ai vu les premiers prisonniers de guerre allemands. Jour de rigoureux hiver. Un long convoi passait lentement, roulant vers l'est. Les gardes avaient chassé du quai tous les curieux, faisant exception pour nous, qui étions en uniforme. Les wagons découverts, passaient devant nous, entourés de baléés, pareils à des cages sans couvercles. Dans ces cages, les Allemands empilés sans manteaux. Un soldat russe vêtu d'une immense peau de mouton, armé d'un fusil, montait la garde dans chaque wagon ». (p. 38-39).

...Le jour s'est levé. De longs nuages cendrés barrent l'horizon, derrière eux le disque rouge du soleil monte dans le ciel et embrase le paysage à l'entour. Rien ne bouge encore, en apparence. Pourtant là, tout près, dans l'herbe du parc voisin abandonné, les oreilles dressées, l'œil vif, deux garennes inattendues sautillent insouciantes, tout à la joie de ce nouveau matin qui leur a fait sortir de leur terrier, en quête de provende...

Soudain, à quelques mètres d'eux, une petite botte fauve, comme un éclair, traverse un coin de route, cette heure désert, s'enroule au tronc du premier pin qui s'offre, grimpe à mi-hauteur, effectue un prodigieux parcours, se retrouve à terre, bondit comme un ressort lâché, s'élanche et, hop, sur la faite étroite d'un mur ajouré, là, sous nos yeux, atterit ! Panache au vent, gracieux écureuil exécute alors un entrechat du plus bel effet, inconscient de notre présence, attentive muette. Fier de lui, comme amusé, le voici qui plonge en flèche dans le jardin et disparaît... parti retrouver ses deux copains de garenne maintenant cachés dans l'herbe haute !

Au milieu des difficultés sans nombre, des chausse-trapes, de soupçons, de méfiance à peine dissimulés au milieu d'une désespérance sans nom, « Comme un bête sauvage, le malheur s'approche de l'homme. Il fixe de ses yeux maléfiques, il attend que l'homme bronche... » la foi soutient, tout au long de son entreprise impossible, Joseph Czapski. La volonté têtue à sauver cette portion du « peuple polonais en U.R.S.S. » explique l'acharnement des autorités sur place : recueillir une armée déportée pour la patrie, lui adjoindre ces femmes, ces enfants déportés qui, la nouvelle connue, des quatre coins de l'U.R.S.S., par leurs propres moyens — qu'on pense à l'immensité de ce pays ! — affluaient chaque jour par dizaines, certaines en ces premiers mois de 1942, éclopés, en guenilles, hâves, malades mais pleins d'espoir, vers le point de rassemblement fixé « pour la sortie du désert », comme autrefois les Hébreux.

Un projet qui devait concerner, en principe, 1,5 million de personnes, militaires et civils, résultat de l'inhumain partage soviéto-allemand de 1939 ! Combien seront combien manqueront à l'appel ? L'angoisse... Terre inhumaine, douloureusement inhumaine, qu'on voulait fuir qu'il fallait fuir. Après mille tribulations, des échecs sans nom, les morts de dernière heure dues aux épiques épiques, à l'automne 1942, avec l'accord négocié auprès des soviétiques, parti de l'Asie Centrale, du Turkestan un flot de 70.000 soldats s'était écoulé en Perse accompagné de 50.000 femmes et enfants. Tous les militaires et tous les jeunes capables de porter les armes ou servir comme auxiliaires dans l'armée transitèrent par l'Irak.

Les manquants étaient nombreux, morts dans le Grand Nord, disparus dans l'immense étendue russe. « Les prisonniers de guerre du camp de Kozielst n° 1, au nombre de 4.143 avaient été assassinés en avril et mai 1940, dans les clairières de Katyn. Jusqu'à présent le sort des prisonniers de guerre de Starobielsk d'Ostachkov n'a pas été éclairci... » « Et tous les autres les dizaines de milliers de soldats et d'officiers déportés de la Pologne orientale pendant la première occupation soviétique et dont toute trace a disparu, sont-ils tous morts de froid et de faim seulement... » interroge Czapski ?

Ce livre bouleversant nous fait voir, par mille traits, l'amour profond porté à son pays par ce peuple écarté

Noël à Busum Nord See Bad

(suite)

attaqua l'ouvrage avec le moins d'énergie possible. Ah que nous aurions aimé que ce fussent des têtes de Fritz au lieu et place des choux à choucroute ! Beaucoup furent « maladroitement » fendus en deux, et même en quatre !

Devant nous, le paysan-chef et quelques vieux travailleurs agricoles allemands nous stimulaient en nous faisant miroiter une bonne nourriture. Les choux étaient au fur et à mesure lancés dans des remorques et conduits, puis chargés dans des wagons en direction de la choucrouterie de Meldorf par les gefangs et les polaks du fermier. Le Fruhestuk fut pris dans une salle dallée, luisante de propreté. Une forte patronne et deux robustes gretchens, aux nattes blondes, en assuraient le service. La table était abondamment garnie de tartines variées et un « café » chaud nous attendait. Les jeunes allemands nous observaient du coin de l'œil. Elles avaient envie de nous sourire, car nous avions de beaux gars parmi nous, mais restaient sur leur réserve — « Der Fuhrer hat verboten » et surtout Mütter était là !

Puis retour aux champs... Pour le Mittagessen, la pièce, que nos chaussures boueuses avaient salie, était de nouveau récurée et sa nappe broyée. En vingt minutes nous avalâmes une soupe aux pois et

aux rutabagas et quelques kartafels et de nouveau au boulot... jusqu'à la nuit, le plus « piano » possible, car, quoique classés au Werftschwer arbeiter et malgré le peu d'énergie dépensée, nous avions le dos brisé, étant peu habitués au travail rural... et nous devions y retourner les jours suivants !

Nouvelle incursion dans la stube réastiquée pour un abenbrotessen encore copieux. On sentait que les Allemands faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour nous plaire et ce n'était pas dans leurs habitudes... cela nous sembla suspect...

De retour au camp, pris d'un soupçon, je demandais à revoir la lettre. Je m'aperçus alors que mon doute était fondé. Je demandais au gardien de m'accompagner, comme c'était le règlement, malgré l'heure tardive, avec un camarade, chez notre patron ; ce qu'il fit, mais de mauvaise grâce. Là, en quelques mots, je lui soumis l'affaire, sans toutefois beaucoup d'espoir... Sa réaction me stupéfia ! Jamais je ne vis un Allemand aussi en colère. Il sauta sur le téléphone... s'expliqua avec le bauer qui, penaud, argumentait « l'Allemagne affamée », puis sonna à son tour, les oreilles du chef de camp, lui dit de nous foutre la paix, qu'il était libre de payer « ses » kriegsgefangenen à ne rien faire, si tel était son bon plaisir. Il le menaça d'en avertir la Compagnie et lui fit entrevoir l'Ostfront.

Je reçus au kdo un accueil triomphal. Cependant quelques-uns m'engueulèrent pour ne l'avoir pas vu plus tôt. Nous avons appris, par la suite, qu'il y avait eu des « pots de vin »... ou de bière !

" LA BOUFFE "

La « Bouffe », comme disent les potaches, a toujours eu pour nous, prisonniers, une très grande importance. Je me souviens d'un dessin, paru dans « Le captif de la Forêt Noire » : Deux prisonniers, étagés sur une espèce d'échafaudage qui leur servait de couchettes : celui de dessus disait à celui de dessous, ou vice versa « Te rappelles-tu ce petit restaurant en Normandie ? ».

Nous vivions de souvenirs.

Les mois de captivité s'ajoutant les uns aux autres, et alors que, quand même, comme auraient dit nos politiciens, nous commencions à apercevoir le bout du tunnel, l'objectif principal était de tenir le coup, et de ramener en France une anatomie pas trop décaïte.

Chez les bauer, nous étions nourris, mais tout était cuit à l'eau, jamais rien de frit ni rôti. Les œufs, par exemple, étaient dans la confection des pâtes (spatslé) spécialité souabe, ou dans la pâtisserie du dimanche, mais jamais une omelette ou un œuf au plat. Ce qui nous faisait dire aux Allemands : Vous mangez pour travailler, c'est-à-dire pour avoir les forces nécessaires pour accomplir votre tâche quotidienne, tandis que nous, Français, nous travaillons pour manger, pour avoir le « plaisir » de manger.

Nous avons donc commencé à chaparder quelques œufs et, le soir, au kommando, une petite omelette avec un reste de lard du « verpern », ou une salade de pissenlits aux petits lardons, ce n'était pas mauvais du tout.

Au cours de mes investigations dans les granges, il m'arrivait de découvrir un nid d'œufs très important. J'apportais honnêtement ma découverte à la cuisine. Marie me remerciait, mais j'avais quand même prélevé ma dime. Un matin, en arrivant au travail, mon patron de dit : « Ton copain René — il s'agissait du jeune sergent Boulesteix qui travaillait en face chez son beau-frère, Mouslis, de son surnom —, doit avoir assez à manger ? » Je parus étonné, il continue en me disant que René volait des œufs. Comme moi, il était tombé sur un nid et avait mis le tout dans les poches de sa veste, dans le couloir. Evidemment, ça se voyait. C'est jeune, et ça n'sait pas ! Son beau-frère, en faisant tourner sa pompe à bicyclette au-dessus de sa tête, l'avait menacé de l'officier. Si mon patron n'avait pas eu entière confiance, il en eut trouvé trois dans ma capote, mais ça ne se voyait pas.

Puis, nous avons trouvé, en forêt, de beaux cèpes, que les autochtones négligeaient. Nous nous régalaient. Mon patron, à qui j'indiquais l'utilisation de nos découvertes, avait trouvé, en effet, que c'était très bon.

Puis, ce fut le tour des escargots. Chacun apportait à André Lemoine, notre chef du moment, sa plus belle récolte. Il les choisissait, les nourrissait quelque temps avec de la salade, les faisait dégorger, puis les préparait à la bourguignonne, Ernst me donnait une grosse boule de beurre pour la circonstance, c'était fameux.

Die Fransozen fressen alles (les Français bouffent tout), disaient les paysans. Nous en avons offert un à goûter à notre gardien qui, par politesse, le mit dans sa bouche, mais disparu aussitôt pour aller le cracher sans doute. Les cultivateurs étaient tenus de nous nourrir le dimanche, mais bien vite, nous avons préféré prendre le repas dominical à la française.

Donc, le dimanche, la messe, petit déjeuner chez les paysans, le bain, le repas de midi au kommando, un petit putzen le soir, le café au lait avec un gâteau. Nous battions les Allemands en fait d'organisation.

A partir de ce moment, nous avons toujours eu un maître queux au kommando, dans l'ordre si mes souvenirs sont exacts : Raymond Triquet, Paul Oelhoffen, André Lemoine, puis Damien Bunisset. Le « Chef » cuisinier était une personnalité dans notre communauté. Son autorité était incontestée. Les autres se répartissaient les tâches subalternes : casser le bois, faire le feu, éplucher les légumes, mettre la table, faire la vaisselle. Personne ne rechignait. Nous mangions évidemment avec du pain, et buvions de la bière. Tous les colis étaient mis en commun. Les plats tout cuisinés, bien servis de Germaine Bunisset, de Masseret (Corrèze) étaient particulièrement appréciés. Le chef nous disant ce qui manquait pour le menu qu'il avait prévu, et nous apportions de chez nos bauer, tenus de nous nourrir ne l'oublions pas, qui de la salade, des carottes, des pommes de terre, qui du pain, du beurre, du saindoux, du lard, du sel, etc.

Certains paysans forçaient même la dose pour qu'on remarque, au kommando, que « leur » prisonnier était bien nourri, concurrence très honorable et appréciée.

Puis, vinrent se greffer occasionnellement les plats hors série, si j'ose m'exprimer ainsi.

Un beau matin de printemps, en gravissant le petit raidillon avec les copains, pour aller à nos fermes respectives, je constate une certaine effervescence dans le quartier. Ernst me raconte que, la nuit, un renard est venu saigner presque toutes les poules de Mouslis, son beau-frère qui vraiment n'avait pas de chance ; le Français, le renard... Ce renard avait donc tué les plus jeunes et les plus belles et avait commencé à les transporter une à une à l'orée de la forêt, lorsqu'il fut surpris par le jour et le réveil des habitants. Pour un empire, le bauer n'aurait consenti à consommer des bêtes tuées par un renard. Gentiment, je m'offris à les en débarrasser, m'en fut déboucher, derechef, notre Chef André Lemoine. Avec un grand sac, nous transportâmes notre précieuse récolte matinale dans la chambre froide du boucher et, tous les soirs, nous dégustions une bestiole. Quand tout fut consommé, un camarade polonais interrogeait de temps à autre : « Notre ami, le renard, que fait-il ? Il nous abandonne ? »

Je vais maintenant vous conter une histoire de biches, histoire vraie comme d'habitude. Il ne s'agit pas des « Biches » de Francis Poulenc, pour les mélomanes.

Mon bauer, non mobilisé, ne pouvait refuser aucune corvée pour la commune, ou faire les labours chez les femmes de mobilisés, etc.

Entre les foins et les moissons, le maire demandait à Ernst d'effectuer certaines prestations et, en particulier, le transport du bois, de la forêt à Epfendorf. Ce jour là, mon bauer était allé repérer un peu partout les stères qu'il devait transporter et m'avait confié la charrette et les chevaux, en m'indiquant l'endroit où je devais me rendre. Evidemment, je me trompais d'emplacement, mais je lui fis remarquer que je n'avais pas perdu mon temps et que j'avais fait deux prisonnières, deux jolies biches.

Je me trouvais près d'une pépinière de jeunes sapins, entourée d'un grillage de deux mètres de haut environ, j'avais remarqué les deux bêtes qui s'agitaient à l'intérieur et j'avais simplement fermé la porte. Mon action lui plut particulièrement et nous chargeâmes rapidement le bois. Ensuite, armés chacun d'un gros gourdin, nous entrâmes dans la pépinière, en ayant soin de fermer la porte derrière nous. Mon patron s'attaqua à la plus grosse bête. Quant à moi, je coinçai la faon dans un angle et labourai le crâne de la pauvre bête de violents coups de bâton, pour qu'elle ne crie pas longtemps. Je crois qu'en temps de guerre, on retourne à l'état sauvage.

Des ouvriers travaillaient dans les parages. Si nous avions été signalés, mon patron n'y coupait pas du front russe, et moi du camp de représailles. Nous sortîmes donc nos victimes de la pépinière et allâmes les camoufler séparément dans des fourrés. La nuit venue, mon patron fit prévenir le gardien que nous avions un travail à terminer, que je rentrerais assez tard et, moi, vêtu complètement en civil, nous sommes allés clandestinement chercher notre chasse. Le lendemain, prétextant toujours un travail urgent — c'était le temps des gardiens civils —, mon bauer demanda que mon ami Bunisset, qui savait dépecer les bestioles, vienne me donner un coup de main, qui dura bien jusqu'à minuit.

La grosse biche fut consommée à la maison, par les trois adultes et les neuf gosses et le beau faon prit le chemin du kommando, où ses quartiers enveloppés de linge bien blanc, furent planqués sous le plancher et dégustés chaque soir. C'était délicieux et pas de goût de « sauvage ». Par mesure de précaution, mon patron avait dit aux enfants qu'il avait acheté un mouton à Epfendorf. Quant à notre gardien, de crainte d'évasion, il nous foutait royalement la paix.

Le Français est renommé pour être dé...brouillard. C'est ce qui nous valut de rentrer en assez bon état.

V. PION.

VB.

Nous avons alors passé les 7 autres jours dans une heureuse oisiveté : ronflette, raccommodage, lecture, bricolage privé. Un concours de belotte fut organisé, où je fis piètre figure. Nous avons eu la permission de sortir en groupe, avec notre piteux gardien. Avec des patins à glace, dégottés on ne sait où et que nous avons fixés sous nos semelles de bois, nous avons patiné sur le miroir glacé de la lagune. Mais ce qui nous réjouissait le plus, c'était de voir, planté sur la digue, se découpant sur le ciel gris, la silhouette grelottante de notre malheureuse sentinelle qui surveillait nos ébats. La bisbille de la Mer du Nord était rude : elle gerçait les lèvres et gelait les oreilles.

Au Premier Janvier, après s'être souhaité une bonne année, donc le retour en France, nous reprîmes le chemin du Werft où d'autres ferrailles à monter nous attendaient.

J'espère, mes amis, n'avoir pas été trop long. Ce que j'ai écrit est vrai, les noms propres même allemands sont authentiques. Les camarades hommes m'ont reconnus, car ils sont tous membres de notre Amicale, et certains le sont par mes soins. Je n'oublie pas, parmi les ferrailleurs, VEINHARDT Francis, dit « Manque de Pot ». Si ces lignes tombent sous les yeux d'anciens de ce kdo qu'ils viennent nous rejoindre, ils seront les bienvenus.

SALUT LES GARS !

Jean AYMONTIN.
27241 - XB.



Quelques dernières nouvelles de l'année 1982.

Hélas, pour sa famille et notre kommando, une nouvelle disparition parmi les nôtres, celle de notre très bon ami RIVIERE, décédé le 20 octobre dernier, alté depuis quelques jours. Il aurait eu 81 ans le 13 novembre. Quelques jours avant sa mort, j'étais près de lui, bien heureux l'un et l'autre de nous revoir pendant quelques jours. Hélas, le destin ne l'a pas permis.

De votre part à tous, j'ai transmis à Mme RIVIERE, à sa fille et à toute la famille, l'assurance de nos regrets très attristés.

En cette fin d'octobre, une longue lettre d'amitié sincère — réciproque — de notre grand ROBERT et de Claire, s'excusant qu'au retour de leur balade au Mont Saint-Michel, ils n'aient pu faire escale à Poitiers, le temps leur étant compté. Ils sont bien excusés, mais nos regrets subsistent, nous aurions tant voulu les avoir près de nous pendant quelques jours. Disons à l'année prochaine, peut-être sur la Côte...

Début novembre, de bonnes nouvelles de RASER, mais de moins bonnes de nos amis BRESSON (il vient d'avoir 77 ans), ils se rappellent à vous tous mes bons amis, souhaitons-leur à tous deux une guérison totale et rapide.

Des nouvelles de nos amis Maurice DROUOT et Yolande, en bonne forme tous les deux ; ils nous attendent à Poulangy au printemps prochain pour quelques jours, ou... quelques mois !... nous y comptons bien, Mme MARTIN et moi.

Enfin voici le bout de l'année qui se pointe. Permettez-moi, mes bons amis de venir vous souhaiter une bonne année 1983 pour vous et les vôtres, avec et surtout une très bonne santé. Je garde l'espoir de nous retrouver très nombreux autour de la table du 604, lors de la prochaine Assemblée Générale des Stalags VB et XABC qui aura lieu le dimanche 27 mars 1983, toujours dans le cadre merveilleux de la Chesnaie du Roy. En mars 1982, nous avons eu l'agréable surprise d'y retrouver MARSCHAL, JOLAIN, accompagnés de leurs épouses et du toujours jeune FRUGIER. Nous nous sommes promis de nous retrouver le 27 mars 1983. Venez nombreux compléter notre table du 604. D'avance un grand merci.

Pour terminer, n'attendez pas l'appel du Bureau de l'Amicale pour régler le montant de votre cotisation 1983, faites-le de suite. N'oubliez pas que votre contribution financière aidera au bon fonctionnement de l'Amicale et de notre journal « Le Lien » qui est notre véritable trait d'union. Merci.

Maurice MARTIN.

Mle 369. Stalags IB puis XB.

UNE ÉVASION MANQUÉE

Me voilà au camp, bien reposé à nouveau. J'assiste aux leçons de mathématiques de Casile qui est météorologue dans le civil. Je suis assis à côté d'un gars qui me tourne le dos puis, brusquement, le regardant : « Mais, c'est Lezaun ! » Deux des trois mousquetaires d'Heuberg sont à nouveau ensemble... Et Fontaine ? et Lamy ?

Et Napoléon, et les autres ? Autant de questions qui restent sans réponse...

Il ne sait rien. Lezaun est au bureau de la Kartei. Il peut mettre la main sur les dossiers où sont consignées les évasions... « Faites-moi sauter un de mes dossiers, lui dis-je, ce sera toujours ça en moins contre moi... » Lezaun promet de faire son possible...

(Effectivement Lezaun put faire disparaître deux de mes dossiers comme il le fit d'ailleurs pour beaucoup d'autres).

Les nouvelles à la radio sont disparates. La R.A.F. se défend à merveille et attaque; elle devient de plus en plus agressive. Par contre les Allemands avancent en Grèce et en Yougoslavie, c'est toujours la guerre éclair. L'Allemagne a attaqué l'île de Crète. Tous les jours nous suivons cette bataille et nous nous fabriquons des cartes des différentes opérations. Les parachutistes allemands ont attaqué aussi Chypre : la flotte anglaise y a des bases. Des milliers de prisonniers ont été capturés. La B.B.C. annonce que quinze mille hommes ont pu embarquer en direction de l'Égypte. Nous prenons facilement les postes allemands. Pour les anglais, nous attendons la nuit, les ondes sont moins brouillées.

Une voix française : « L'Angleterre comme Carthage sera détruite ! » C'est Hérold Paqui qui parle.

L'affaire de Crète a été liquidée en vingt jours (10 mai-1^{er} juin). Nous ne pouvons nier que l'armée allemande soit au point. « Jusqu'où ira-t-elle ? » se demandent quelques-uns. « Et l'Angleterre ! » rétorquent les autres.

Je viens d'être affecté à une baraque spéciale où il n'y a que des sous-officiers ayant refusé le travail et des évadés récidivistes. Une belle brochette ! Lezaun est avec moi. Départ pour le centre de Villingen où nous sommes cantonnés dans une église désaffectée. Déjà un premier groupe y est installé.

Des rondes intérieures et extérieures en permanence. Un jardin à côté de l'église nous permet de prendre l'air, mais il est gardé également jour et nuit. Un troisième groupe arrive. Mariani, le joueur d'accordéon en fait partie.

Il paraît qu'on va nous éloigner de la frontière et nous envoyer dans un nouveau camp de représailles dans le Hanovre ! Il faudra s'y prendre autrement pour s'évader, car c'est loin. Plus de 530 kilomètres.

Un beau soleil; je prends ma couverture et, en short, sors faire ma culture physique en plein air; tous, autour de moi, paraissent intéressés par mes exercices d'acrobatie.

J'entends soudain : « Tu peux continuer. — Pourquoi ? » L'homme répond par un clin d'œil... j'ai compris... Et je sors le grand jeu pendant un quart d'heure. Les « anges gardiens » m'entourent. Demain j'aurai des courbatures, mais tant pis... Je me rhabille enfin; les sentinelles sont autour de moi et elles rient en poussant des exclamations laudatives : « Prima, prima ! »

« Qu'avez-vous fait, je ne vois rien ? — Eh bien, regarde un peu sans en avoir l'air ». Un côté du portail a été retiré de ses gonds; il est simplement appliqué en bas des vitraux. Les moustes posées le long des murs, les couvertures à même le sol, en cachent toute la partie inférieure. Des serviettes de toilette qui sèchent achèvent de masquer le travail exécuté.

Les équipes sont déjà formées. J'ai le numéro 21, Lezaun 22 partira avec moi.

L'homme de ronde met cinq minutes à faire le tour de l'église. Quand il débouche à l'angle d'arrivée il lui faut 60 secondes pour atteindre le portail. Il met encore 40 secondes pour atteindre l'autre angle et disparaître. Reste donc 3 minutes 20 de battement. En ajoutant encore une minute de marge de sécurité, nous disposons de deux minutes environ pour sortir et se perdre dans la nature.

Mais il y a le Wachtmann qui monte la garde à l'intérieur, au milieu de nous ?

Parmi ceux qui ne veulent pas s'évader, des volontaires iront à tour de rôle aux W.-C. qui se trouvent à l'extérieur; ils sortiront complètement habillés, avec leurs souliers, veste, etc. Les gardiens chargés des évadés, comme les autres d'ailleurs, accompagnent toujours les hommes aux latrines, la discrétion n'étant pas de mise ici. Si, par hasard, le Wachtmann ne se dérangeait pas pour un prisonnier, un deuxième irait, puis un troisième, etc. Devant le nombre il se méfierait forcément et les accompagnerait en maugréant. De ce côté on est tranquille; depuis plusieurs jours tout a été observé minutieusement.

Toutes les équipes partiront en chaussettes, les souliers au cou. Nous serons d'avance tout habillés sous nos couvertures. Nous choisirons la relève de 2 à 4 heures du matin; c'est à cette période de la nuit que la garde a le sommeil le plus profond. Nous commencerons à 2 h 40.

Les équipes prévues pour sortir avant nous totalisent 20 hommes. Dans celle précédant la mienne il y a Mariani. Lezaun et moi partirons immédiatement après lui.

Nous devons nous allonger contre le portail, car il faut que chaque équipe entende le pas du Wachtmann. Nous avons trouvé des « domestiques » pour contrôler les déplacements de l'homme de ronde.

Personne ne montre d'impatience, mais il est certain que chacun réfléchit à l'intérêt et à l'importance de ce départ qui est supérieur aux autres par le nombre. Nous n'oublions pas non plus que d'ici, la frontière est approximativement située à 75 km jusqu'à Strasbourg, 65 jus-

qu'au Rhin, 30 jusqu'à Schaffhouse, 80 jusqu'à Sannach, tandis qu'elle est distante de 530 kilomètres depuis Hanovre ! Et, tout cela à vol d'oiseau ! Mais à pied et à travers la nature c'est bien autre chose !...

La grande aventure a commencée; il s'agit de tirer la porte à soi sans bruit, de passer, de la remettre en place et de filer... La prochaine équipe attend, « les domestiques » s'acquittent d'une façon parfaite de leur rôle. Gardés extérieurement et intérieurement, nous pouvons dire que nous filons à la barbe de nos geôliers.

Le grave ennui c'est la pleine lune avec peu de nuages. Plusieurs équipes sont déjà parties : c'est au tour de celle de Mariani, l'équipe des Corses.

Quelque chose ne va pas : le Wachtmann est rentré avec le « domestique ». Lezaun et moi n'avons pas bougé de place, car nous nous rendons compte de la future catastrophe... Mariani a été trop long, il n'a pas tiré la porte à lui et ceux de l'intérieur n'ont pas eu le temps de la pousser, ce qui fait qu'une grande raie de clarté lunaire se dessine sur le sol...

Le Wachtmann n'a encore rien vu. Mais plusieurs camarades ont eu la même idée : ils vont aux W.-C. pour entraîner le gardien. Trop tard ! Il s'est arrêté au centre du bâtiment et regarde cette clarté insolite. Il lui faut quelques secondes pour réaliser, puis il s'approche du portail, voulant encore douter.

Ah ! le beau vacarme. Les coups de sifflet, la garde qui accourt ! Les coups de téléphone, les vociférations !... Nous faisons semblant de dormir et de tout ignorer. Malgré tout, nous sommes heureux des résultats : 20 d'un coup ! Et dans quelles circonstances !

Lezaun et moi, ainsi que les autres équipes qui devaient partir, regrettent amèrement cette malchance. Le Capitaine Goetz arrive en personne quelques instants plus tard. Pauvres gardiens ! Vous n'avez pas fini de rire avec votre « fou furieux ! » Vous allez connaître la discipline du « Gross Reich » ! Sacré Mariani tout de même !

A midi, on nous apporte la soupe, mais nous sommes surtout anxieux de nouvelles... Tous les postes frontières sont alertés; toutes les routes sont barrées, des centaines d'Allemands, matraque à la main, sont partis à la poursuite des évadés. Quant à nous, nous sommes sévèrement surveillés...

Deux jours ont passé... Nous avons appris que dix camarades ont été repris. Les autres ont franchi la frontière : la moyenne est bonne... L'Abbé qui était avec nous fait partie de ceux qui ont réussi.

« PLEIN SUD ».

Marc POTALIER.

Noël au Stalag

Tout est blanc; la neige est ponctuelle
Ce soir, braves gens, c'est Noël !
Allez en pieuses ribambelles
Vers cathédrales ou chapelles
Adorer l'Enfant Eternel
Mais toi, captif au front rebelle
Rejeté par un sort cruel
Hors de la fête universelle
Sous l'œil froid de la sentinelle
Sois dans ton grabat pour l'appel
Joyeux Noël !

Que de souvenirs t'écartelèrent
Tu revois la fine vaisselle
Où les victuailles s'amoncèrent
Et la dinde traditionnelle
Dont la peau dorée se craquelle
Et devant l'infamante écuelle
De chou-navet sempiternel
Si ton estomac se rebelle
Cherche une patate éventuelle
Au fond de la triste gamelle
Joyeux Noël !

Vois le champagne qui ruisselle
En pétillantes cascades
Dans un cristal immatériel
Qu'on lève, en geste solennel
Pour échanger le vœux rituel
Si la soif ici te harcèle
Puisse dans la cruche fidèle
L'eau claire qu'un ciel providentiel
Laisse tomber sur les mortels
Ne troublera pas ta cervelle
Joyeux Noël !

Au feu vacillant des chandelles
Ses yeux pleins de mille étincelles
Elle me sourit... comme elle est belle !
Tendrement la valse nous mêle
Et ses lèvres sont un appel
...le copain ronfle et grommelle
O nuit, ne soit pas trop cruelle
Que le sommeil enfin m'appelle
Et que je sombre, ô Nuit si belle
Loin de ce présent irréel.
Ainsi soit-il. Joyeux Noël !

G. D.

Stalag VB, Weingarten.

40 ans après, je ne l'aurais jamais cru...

Notre ami TRIBOUILLARD, de Caen, vient de m'adresser ses impressions de voyage... je lui emprunte son titre. Ces impressions ainsi que d'autres paraîtront dans un prochain numéro du Lien. Merci Edouard.

Nous savions tous que les Allemands étaient de grands organisateurs; après de nombreuses réunions en mairie de Selsingen le programme ci-dessous a été établi à l'occasion de notre visite dans les communes de la région.

● **Jeudi 7** : Arrivée en soirée; répartition des invités chez leurs hôtes.

● **Vendredi 8** : Matin : circuit en autocar. Départ de Selsingen à 10 h 30, direction de Grandstedt, Rhade-reustedt, Rhade, Rockstedt, Lavensted, Osteireistedt. Déjeuner dans la « Gemeindehaus » (maison communale) de Rocktedt à 12 h 30. Ensuite dans la direction de Farven, avec café au Gemeindehaus de Farven, arrivée à Selsingen vers 17 h 30.

Soir : Accueil officiel des invités à Selsingen à 20 h 15 à la maison paroissiale de la paroisse protestante.

● **Samedi 9** : Matin : à la disposition des hôtes et de leurs invités.

Après-midi : 13 h 30, rencontre à Selsingen, départ en car à Bremervorde (parlement départemental), après, cérémonie commémorative au cimetière de Sandbostel avec dépôts de couronnes. Avant quinze heures, possibilité de prendre le café à Sandbostel. Visite de l'emplacement du « lager »; Messe dans la petite chapelle.

Soir : soirée informelle « gemutliches Beisammensein » avec dîner chez le restaurateur Rudnick, à Rhade (avec l'orchestre de Heinz Ohlandt et les chanteurs du Club du pays « Meimatverein ») et d'autres.

● **Dimanche 10** : Service divin œcuménique à l'église de Selsingen. Ensuite visite de la « Heimathaus » (maison du pays) dans la Greven Worth.

Après-midi : libre.

Soir : 20 heures, discussion dans un petit cercle au « Gemeindehaus » de Selsingen avec exposition de photos.

Sujet de la soirée : Les expériences de nos invités français pendant leur captivité en Allemagne.

● **Lundi 11 à 9 heures** : DEPART !...

Le Bfemervorde Zeitung du 7 octobre annonce cette visite en donnant beaucoup de détails.

Un petit groupe d'habitants de la commune de Selsingen s'intéresse aux événements qui se sont passés au camp de Sandbostel pendant la deuxième guerre mondiale.

En 1980 lors de notre troisième pèlerinage (3 cars, 140 personnes) des contacts ont été pris avec l'organisateur ancien P.G. C'est à partir de ce moment-là que l'idée d'une rencontre a été tentée. Grâce au journal de l'Amicale des XB « Le Lien » de nombreux et intéressants renseignements ont été fournis. Le contact avec d'anciens P.G., avec des déportés a été facile à faire... c'est ainsi que 49 participants ont été rassemblés. Parmi eux le Général Pierre BRUNET (Président de l'Amicale des Déportés de Neuengamme) qui passa de sombres et tragiques journées dans ce qu'il appelle le « Mouvoir » de Sandbostel.

C'est donc bien à la suite de mon entretien avec M. Behken (adjoint au maire) en 1980, que l'idée de cette rencontre a pris naissance.

Dans le numéro 365 du Lien, j'écrivais notamment : « ...les Allemands ont été surpris de ma vitalité... d'après eux j'ai entrepris un énorme travail; j'espère être en mesure de le mener à bien; ils ont été également surpris de l'existence et de la grande activité de nos Amicales P.G.; ils comprenaient mal comment je pouvais toucher autant d'anciens prisonniers de guerre dans la France entière. En Allemagne rien de comparable... »

« Le Lien » porte donc bien son titre.

Le même journal du 9 octobre porte comme titre : « Hôtes Français reçus en « vieux » amis à Selsingen. La commune urbaine de Selsingen a accueilli d'anciens Prisonniers de Guerre ».

« Ce week-end ouvre à Selsingen un chapitre presque oublié mais cependant amer de l'histoire : 49 anciens prisonniers de guerre qui furent internés au camp de Sandbostel entre 1940 et 1945 nous rendent visite, accompagnés de leurs épouses ».

« M. le Maire de la commune de Selsingen, M. Detlev Hesse, exprima hier soir le but de tous (des invités comme des hôtes) dans la phrase suivante : « Nous ne voulons pas oublier ce qui s'est réellement passé mais nous voulons faire pour que nous nous comprenions mieux dans l'avenir » La volonté d'une nouvelle entente réciproque entre tous les participants fut ressentie, hier soir, surtout lors de la rencontre de nos invités français et de leurs hôtes allemands à la maison des œuvres paroissiales de Selsingen. Les obstacles dus aux différentes langues furent vite écartés grâce à nos interprètes; beaucoup de souvenirs furent échangés ainsi que beaucoup d'expériences vécues.

La commune urbaine de Selsingen profita de cette soirée pour présenter à ses hôtes différentes associations et ses clubs. Hier déjà, les hôtes français purent se faire une image de la région de Selsingen grâce à une excursion en bus et à quelques petites conférences.

(suite p. 6)

40 ans après, je ne l'aurais jamais cru...

(suite)

C'est M. le Maire, M. Hesse qui accueillit les hôtes Français officiellement, avec un petit discours débutant ainsi : « Toute la population de Selsingen, le Conseil Municipal et l'administration communale sont très heureux de votre visite » Il ajouta qu'il n'attachait non seulement de l'importance au fait que les hôtes Français aient été prisonniers à Sandbostel, mais aussi au fait que de telles catastrophes pourraient être désormais évitées si les hommes essayaient de mieux se comprendre et de se rapprocher les uns des autres. Les fautes qui ont été commises après la première guerre mondiale ne doivent pas être répétées. La conviction que les peuples doivent entretenir des rapports amicaux est nécessaire. Enfin, M. Hesse termina ainsi : « vous aurez l'occasion d'échanger des souvenirs et des pensées avec notre population ».

L'organisateur Français, Paul Ducloux, ancien prisonnier de guerre prit également la parole devant une salle comble. Il nous fit part de ses souvenirs en nous montrant son carnet de croquis faits pendant la captivité (il fut interné 37 mois au camp de Sandbostel !); il offrit même, à chacun des organisateurs ainsi qu'aux familles accueillantes 17 reproductions de ses croquis.

Nos hôtes qui se rendront cet après-midi au camp de Sandbostel, eurent également l'occasion hier de faire la connaissance de notre commune de Selsingen. Helmut Claus parla de la situation communale; Joachim Behken, de Selsingen, parla de la structure économique. Gunter Schutte parla du travail, des chœurs de chant, etc. Haus Knicker et Luer Schesseman parlèrent de politique (C.D.U.-S.P.D.).

Le prochain article sera consacré à la mémorable journée du samedi : Cimetière de Sandbostel.

Nous avons parmi nous un « non P.G. ». Il s'agit de l'Abbé Laleure. Je tiens à faire paraître en premier ses impressions. Dans le dernier numéro du Lien je signale, que sans hésitation, il a remplacé le Père BONNAUD, des Deux-Sèvres, victime d'un accident de voiture.

« Bientôt deux semaines que nous sommes rentrés de ce voyage-pèlerinage que vous avez si bien organisé à Sandbostel.

« Je ne saurais trop vous remercier de ce que vous nous avez permis de vivre pendant quelques jours. Je ne savais pas à quoi je m'engageais en acceptant votre proposition, mais j'ai voulu tenter l'expérience et croyez bien que je mesure maintenant toute la valeur de ce que j'y ai rencontré.

« Quand on n'a pas vécu la captivité comme vous-même et vos compagnons l'ont vécue, et si longtemps pour beaucoup d'entre vous, on ne peut se rendre compte de ce que furent ces longs mois. Je l'ai ressenti, j'en ai pris conscience lorsque le samedi soir 9 octobre j'ai pénétré avec le pasteur de Selsingen, dans les baraques du camp de Sandbostel et que j'ai eu comme la sensation de cotoyer, errants dans ces couloirs sombres, ceux qui y ont vécu, isolés des leurs, privés de leur affection. Je me suis demandé comment vous aviez pu tenir le coup sans désespoir, sans vous laisser aller. Ce fut pour moi, avec la cérémonie au cimetière de cet après-midi là, le point culminant de ce séjour en Allemagne.

« Puisque je fais allusion à la visite au cimetière des déportés et des prisonniers, je garde profondément gravé dans ma mémoire cette visite et l'émotion qui nous saisissait tous au milieu de toutes ces tombes. Cette émotion que vous n'arriviez pas vous-même à contrôler et à cacher, on la devinait dans les regards et les larmes de chacun. Les uns et les autres vous pouviez certainement évoquer les noms et les visages de camarades qui n'ont pas eu le bonheur de revenir. Croyez que cette souffrance je l'ai partagée avec vous à ce moment-là et que, dans ma foi de chrétien, j'ai prié pour ceux qui sont restés, mais aussi pour que pareille horreur ne puisse se renouveler. Combien alors j'ai apprécié et eu les larmes aux yeux, comme tous les participants, en vous voyant vous embrasser, Français et Allemands, au pied de la grande croix de ce cimetière.

« J'ai également retenu la dignité des rapports entre allemands et français au cours des rencontres, des manifestations diverses de ces trois journées; car j'avais toujours présent dans l'esprit, d'un côté ce que vous avez souffert, vous les prisonniers et les déportés, et de l'autre ce que devaient ressentir les allemands en songeant à ce qui s'était passé sur leur sol. J'ai été très conscient que tous les sentiments exprimés, loin d'être de convenance et de « fair-play » étaient vraiment sincères. Et souvent, au fond de mon cœur, j'ai remercié Dieu de ce que je voyais alors, si différent de ce qui avait été il y a quarante ans.

« J'ai, bien sûr, apprécié l'accueil qui fut fait à notre groupe par les responsables et par la population. Je n'y reviens pas car tous nous avons été unanimes à le reconnaître.

« Mais aussi je ne saurais oublier de mentionner l'amitié qui régnait au sein de notre équipe. Vous avez su créer une ambiance exceptionnelle entre toutes ces personnes, hommes et femmes venant d'horizons très divers, avec comme point commun une captivité plus ou moins longue au camp de Sandbostel, mais bien lointaine déjà. Et grâce à vous le voyage fut bien agréable. Sur la fin il me semblait qu'on s'était toujours connu et je n'ai pas eu du tout l'impression d'être une « pièce rapportée ».

« Je vous félicite d'être arrivé, non sans un immense travail certes, à un tel résultat. Et je vous souhaite de tout cœur de pouvoir continuer à être le pivot et l'âme de votre groupe.

« Je n'oublie pas d'adresser ces mêmes sentiments à Mme DUCLOUX que tous nous sentions si dynamique pour vous seconder avec beaucoup de discrétion ».

En effet, le Père LALEURE partait vers l'inconnu. Notre courte rencontre, mes écrits, ont été suffisants pour lui permettre de remplir son rôle à la PERFECTION.

Nous le remercions tous très vivement.

Les jours passent. Ce matin je viens de recevoir une longue lettre de M. RUDIGER; il fait réponse à la mienne du 15 octobre qui avait pour but de connaître les réactions des autorités allemandes, des familles accueillantes, à la suite de ce que je considérais comme une « bavure » qui s'est produite, en veillée, le dimanche soir. Je n'en dis pas plus je laisse « les lignes » à ce cher M. Rudiger.

« Cher Monsieur Ducloux,

« J'ai bien reçu votre aimable lettre du 15 octobre. Je suis heureux de voir que vous et votre épouse soyez rentrés sans encombre au foyer. J'espère qu'entre temps votre jambe malade est guérie et que vous pouvez à nouveau bien marcher.

« Pour en revenir au dimanche en question, d'après ce que vous me faites savoir, cette soirée n'a pas laissé bonne impression, ni à vous, ni sans doute à la plupart de vos camarades français. Vous craignez que cette impression n'ai été également ressentie par les participants allemands.

« Je dois vous contredire. Pour la grande majorité des allemands, cette soirée a eu une résonnance très positive. Cela est ressorti des nombreuses conversations ultérieures.

« Je ne vous dis pas cela pour vous ôter un souci mais parce que c'est la vérité. Si la moindre critique apparaît, ce n'est peut-être qu'en ce qui concerne la relative longueur des discours, aussi bien celui du Général Brunet que celui de Bernard Le Godais.

« Peut-être ne pouvez-vous pas comprendre cela en tant que français. Moi, en tant qu'allemand, très bien. Il y a des millions d'allemands qui ne s'intéressent ni à la politique, ni à l'histoire et qui, assistant à de telles rencontres, se retrouvent profondément choqués.

« Ces « ignorants de l'histoire » poussent les gens à croire que de telles choses ne pouvaient se produire que sous le régime nazi, cela parce qu'ils ne connaissent pas les particulières « qualités » de notre siècle.

« C'est un souhait naturel que celui de ne pas vouloir voir se renouveler des faits aussi barbares. Mais seul un homme ignorant de l'histoire et qui considère les êtres humains comme inoffensifs peut être persuadé que de telles choses ne se produiront plus.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

« Vous et moi, vos amis et les miens ne pouvons faire que très peu de choses pour que notre monde, le monde de Dieu ne soit plus précipité dans la guerre et dans la misère. Nous l'avons fait par notre rencontre d'octobre à Selsingen. Que d'autres fassent de même et si c'est possible, qu'ils fassent mieux encore !

« Vous n'avez aucune raison d'avoir honte en tant que français, comme je n'ai moi-même aucune raison d'avoir honte en tant qu'allemand.

« Nous tous, tous les êtres humains en tant que créatures de Dieu ont cependant une raison d'avoir honte. Honte pour le voisin, de quelque nation, race ou croyance qu'il soit, qui ignore les lois de morale, d'éthique et d'amour pour son prochain.

« J'ai transmis vos bonjours aux intéressés qui vous saluent en retour. Particulièrement mon épouse envoie un cordial bonjour à toute la famille Ducloux. Elle s'est beaucoup réjouie de la lettre de votre épouse.

« Je suis sûr que nous parlerons encore très longtemps de ces journées émouvantes à Selsingen.

« Vous êtes naturellement cordialement invités à Selsingen. Nous serions très heureux de vous recevoir et vous nous l'avez déjà promis.

« En ce qui concerne les photos que vous désirez, je vous envoie aujourd'hui les premières du « Bremer-vorder Zeitung ». Hélas les négatifs ont été détruits. L'éditeur dit cependant que les photos feront quand même l'affaire.

« Le « Zevener Zeitung » m'a promis de m'envoyer ses photos. Je vous les enverrai immédiatement.

« Recevez maintenant, cher Monsieur Ducloux et votre épouse, les meilleures salutations de la famille Rudiger ».

J'ai été très HEUREUX de prendre connaissance de ces très longues lignes... vous le serez sans doute également.

La « BAVURE » n'existe donc plus... puisque pour la grande majorité des allemands la soirée du dimanche a été une soirée très positive.

C'est l'essentiel... n'en parlons plus.

Paul DUCLOUX.

24593 X.B.

NOEL 1941 A VILLINGEN

La veille de Noël, une équipe de nos camarades bucherons, en accord avec les autorités allemandes était allée couper un beau sapin dans les forêts qui ne manquent pas dans ce coin de Forêt Noire.

Ce sapin fut ensuite planté dans la cours de Camp et illuminé, toute la nuit, par la lumière électrique.

A 23 heures, croyants et non croyants ont assisté à la Messe de Minuit qui s'est déroulée dans la baraque du Théâtre. Si mes souvenirs sont exacts un bon nombre de prêtres étaient présents : CHAMBRILLON, PETIT, MORA, MULLER...

A la sortie de la messe tout le monde a regagné ses pénates pour le Réveillon. Chaque popote s'était organisée pour confectionner des menus extraordinaires grâce au système D du P.G. Nous avons eu droit à la visite de l'oberleutnant GOETZ accompagné de sa femme et de sa fille qui faisaient le tour des baraques pour se rendre compte de la situation. Ils ont admiré l'ordonnance de nos menus... s'ils avaient su d'où venaient nos victuailles !...

La fête a duré jusqu'au jour. Elle s'est terminée par un cortège monstre qui a fait le tour des baraques, en chantant avec cœur, la belle chanson pleine d'espoir « Revoir un jour Paris ».

Roger ALAUX.
n° 9227 - V.B.

LA VOIX

Courant automne 1942, je travaillais avec un camarade belge de notre kdo dans une grosse ferme à environ 4 kms de Hahn. Comme chaque jour le patron nous envoyait, vers 11 heures, chercher avec un petit charretton à bras, les bidons vides (kanne milch) que, tous les matins, à l'aube, dès notre arrivée à la ferme, nous transportions pleins, au bord de la route Hahn-Rastède, en vue du ramassage journalier du lait par la coopérative.

La ferme Bruns, qui nous employait, se trouvait à l'intérieur des terres, reliée à la route par un sentier à peine carrossable.

Ce sentier traversait une forêt profonde. Lorsqu'il faisait beau, notre retour, à vide, était agréable. Pas de sentinelle, pas de patron, en pleine nature pouvant musarder, on se sentait presque libre...

Par contre, le matin, au petit jour, le vent froid, avec les bidons pleins, et par mauvais temps c'était un autre problème.

Donc, ce jour-là, avant de déboucher du sentier une musique frappa nos oreilles... Intrigués, nous pressâmes l'allure, et, en arrivant sur la route nous vîmes que s'avançait vers nous, allant en direction de Hahn, un enterrement.

Entre mon camarade et moi, tout de suite, une question se posa. Devons-nous, nous P.G., saluer au passage du corbillard, ou continuer à charger nos bidons?... Rapidement nous décidâmes que l'Allemand étant l'Allemand, et la guerre étant la guerre, nous regarderions sans saluer.

Tiré lentement par un cheval, le char, orné de quatre grands plumets, avançait vers nous.

Sur son siège haut placé, se tenait, très dignement, le cocher, coiffé d'un bizarre bicorne, ou tricorne noir, tout empanaché et revêtu d'une houppelande noire, bordée de blanc. Il menait son cheval recouvert, lui aussi, d'une immense couverture noire bordée de blanc. Derrière le corbillard venait le Gross Musik d'une fanfare civile soufflant dans ses instruments de cuivre; puis le cortège des parents, amis, etc.

Au moment même où le corbillard passait, notre hauteur, une voix à pur accent parisien, laissait tomber cette phrase :

« Salut les gars !... Encore un que je traîne. C'est le deuxième cette semaine ! »

En entendant ces mots, qui semblaient nous tomber du ciel — et en français — dans ce cocher perdu, nous sommes, mon camarade et moi, restés sidérés... à tel point que je ne me souviens plus comment étaient habillés les musiciens qui suivaient. Cette phrase m'a tellement frappé, qu'après quarante ans elle continue à me revenir en mémoire, et je revois cet étrange cocher, déguisé en noir, avec son étonnant flegme pour nous glisser, de son siège sans se retourner, ce message, en semblant parler à son cheval pour l'encourager à activer.

Y avait-il un sens à interpréter dans cette phrase ? Tant que le cortège a été en vue nous l'avons suivi des yeux. De temps à autre, le fouet au-dessus du char, s'agitait dans l'air, semblant nous dire : au revoir... à la prochaine !

Voulant par la suite en savoir davantage, j'ai appris, quelques jours après, par des Polonais, que ce cocher était effectivement un P.G. français au petit kdo agricole de Rastède qui, lors des enterrements, remplissait, entre autres, cette fonction haut placée.

J'aurais bien voulu avoir l'occasion de le rencontrer pour essayer de connaître le sens de ce message mais, quelques semaines après, je quittai le kdo 692 de Hahn, pour une autre villégiature.

H. FISSE.

Kommando

605



Il est des traditions faciles à respecter lorsqu'il s'agit d'AMITIE.

C'est pourquoi, dans ce numéro de décembre vous trouverez dans ce cher Lien, mon message habituel d'amitié apportant à tous mes copains de kdo et pour leurs familles, les vœux très amicaux de celui qui créa, il y a 17 ans déjà, sous la présidence de LEPELTIER, le groupement des Anciens du 605.

A tous donc mes vœux de bonne santé, ce qui est le principal à nos âges, sans oublier ceux connus ou inconnus qui souffrent en silence.

En tant qu'ancien responsable du kdo assurant la liaison avec notre chère Amicale, je forme toujours le même souhait, celui de vous voir vous réunir chaque

année, et, pourquoi pas, une fois dans la capitale. Henri pourrait s'en charger.

En tant que vice-président de l'Amicale, il est de mon devoir de vous supplier encore une fois que la façon de remercier les dévoués du Bureau est de vous signaler par votre présence effective, car l'Amicale fait beaucoup pour ceux qui sont malades, ou qui souffrent.

Je vous fais passer, en cadeau de nouvel an, une photo du G.T.A. 605, sur laquelle vous vous reconnaîtrez peut-être, vous qui avez tant fait pour le moral des copains, là-bas, à Neumunster. Nous étions au coude à coude dans l'adversité; pourquoi ne le serions-nous pas dans l'AMITIE ?

Roger LAVIER.

DANGER DE MORT

Gaston et Emile étaient devenus inséparables. Le hasard avait voulu que faits prisonniers en même temps ils se retrouvèrent dans le même stalag, soient envoyés dans le même kdo et travaillent dans la même ferme.

Pour eux, tous deux employés de bureau dans le civil, ce n'était pas la joie! Bien sûr la nourriture était passable... leur « vieille patronne » pas trop malveillante... mais la terre tellement basse et les animaux à soigner et à nourrir pas du tout coopératifs.

Au bout de trois ans de ce régime ils en eurent assez, mais que faire? S'évader? Bien sûr c'était la solution. La frontière la plus proche était celle du Danemark, mais pour y parvenir ils n'avaient aucun moyen de locomotion et elle se trouvait à plus de deux cents kilomètres.

En août 1943. Bombardement de Hamburg. Une bombe perdue explosa à proximité de leur kdo. Cela en était trop! D'un commun accord ils décidèrent de tenter le tout pour le tout.

Minutieusement ils mirent au point leur plan d'évasion, réussissant petit à petit à kidnapper de vieux vêtements civils appartenant à l'ancien mari ou au fils de la fermière et commencèrent tous les deux à tousser et à se plaindre de maux de tête et de gorge afin que leur patronne ne s'étonne pas de leur absence et ne la signale pas trop tôt au kdo.

Le matin prévu arriva. Ils se rendirent un peu plus tôt que de coutume dans la grange où ils changèrent rapidement de vêtements pour se donner l'allure de travailleurs libres. Ils avaient chacun leur musette bien remplie avec un minimum de nourriture pour subsister pendant quelques jours. Ils s'étaient préparés un itinéraire des plus simples, avec des tas de détours qui leur évitaient de traverser le moindre village et qui les mettaient à l'abri des regards car la région possédait des hectares et des hectares de forêt, etc... les voilà partis.

Le premier jour se passa sans incident mais les 40 kms prévus étaient plutôt durs à effectuer, et malgré quelques pauses supplémentaires, la nuit venue ils ne sentaient plus leurs jambes.

Après avoir dormi quelques heures, et nullement découragés, ils repartirent de pied ferme le lendemain, se promettant de ne pas déroger à leur plan, et de rattraper les deux heures de retard prises la veille.

La matinée se passa on ne peut mieux, mais brusquement le temps changea et une pluie diluvienne se mit à tomber. Trempés, ils n'en continuèrent pas moins leur chemin mais leur marche devenait de plus en plus pénible et, la fatigue aidant, ils commencèrent à trouver qu'ils avaient un peu trop présumé de leurs forces. N'ayant même plus l'envie de s'encourager mutuellement, grelottant sous la pluie, ils cherchaient désespérément un abri quand, soudain, ils aperçurent au loin un bâtiment tout en ciment, de 4 mètres sur 3 environ, et d'à peine 2 mètres de hauteur. On aurait dit une casemate. Des branches recouvraient la toiture comme si l'on avait désiré la camoufler.

En s'approchant ils virent des inscriptions peintes sur les murs : « Danger de mort » - « Entrée interdite »... (en allemand bien entendu). Cela ressemblait également aux relais en ciment abritant un transformateur électrique car des fils sortaient du toit et s'éloignaient sur le faite des arbres en direction de la route. Précautionneusement ils firent le tour du bâtiment pour constater qu'en dehors de la porte d'entrée tout le reste était d'un seul bloc. Ils s'approchèrent de la porte et constatèrent qu'elle était munie d'une serrure normale.

— T'as ton couteau? On essaie? interrogea Gaston.
— T'es fou, répondit Emile; t'as pas lu les inscriptions? Et si ça explosait? Ou si quelqu'un venait?
— Passe le moi quand même rétorqua Gaston; si on arrive à ouvrir on sera au moins à l'abri et puis d'abord, isolés comme on est, et par ce temps, qui veux-tu qui vienne, et qu'est-ce qu'on risque?

Et les voilà tous les deux, farfouillant la serrure, jusqu'au moment où ils entendirent un clic, et... la porte s'entrebailla. Doucement, tout doucement, ils

avancèrent l'un derrière l'autre et frottèrent une allumette. Les yeux écarquillés ils poussèrent ensemble un juron.

— T'as vu comme moi ou je rêve, dit Gaston? Allume encore une fois, je crois avoir aperçu un commutateur électrique.

La lumière inonda une pièce arrangée comme un vrai studio : 1 divan, 1 petite table ronde, 4 chaises, un petit bahut avec à l'intérieur une bouteille de schnaps et des petits gâteaux secs, etc... Ce n'était pas croyable.

— Pince-moi, dit Emile; je dois être malade ou il y a un piège quelque part!

Ils passèrent rapidement une inspection générale et ne découvrirent rien de suspect. La porte était munie d'un verrou intérieur qu'ils poussèrent, et après avoir mangé les petits gâteaux et vidé la bouteille, ils s'allongèrent sur le divan et s'endormirent d'un sommeil euphorique.

Des coups brutaux sur la porte les réveillèrent en sursaut.

— Qu'est-ce qui se passe, dit Emile en baillant?

— Ferme-là, on a frappé.

Et les coups redoublèrent...

Le cœur battant, ils s'habillèrent en tremblant, envisageant déjà toutes les conséquences de leur évasion (vol de vêtements, serrures forcées, etc...).

— J'ai la trouille, souffla Emile. Pourvu qu'ils ne nous fusillent pas! Qu'est-ce qu'on va leur dire? On ne peut pas se barrer, il n'y a aucune issue. Il faut nous rendre...

Et la mort dans l'âme... la peur au ventre... ils se dirigèrent vers la porte, tirèrent le verrou, et là constatèrent que le jour était revenu. Au loin des biches et des cerfs s'enfuyaient...

C'étaient eux qui, voulant manger les branchages qui recouvraient le toit, se mettaient debout sur leurs pattes arrières et, en équilibre, leurs sabots de devant frappaient la porte, donnant à Gaston et Emile la plus belle frousse de leur vie!...

Robert VERBA.

P. S. : Quoique incroyable, cette casemate a réellement existé avec son contenu (et existe peut-être encore), de même que les coups frappés à la porte par les animaux de la forêt ne reflètent que l'exacte vérité.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

**AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE**

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

■ Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
■ à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
■ immobiliers - Locations, etc...

"Libérations pour actes de courage"

Dans un récent numéro du Lien, j'ai raconté comment, à Aulnay, j'avais retrouvé Emile Ehrhardt, membre fidèle et silencieux de notre Amicale. Au cours d'une visite, sa femme me confia un numéro du « Captif de la Forêt Noire » qu'elle conserve précieusement; c'est le numéro 19 de Noël 1942. Je ne veux pas dire ici les pensées qu'a fait naître en moi la lecture de ce vieux numéro : c'est trop facile de refaire l'Histoire après coup! Mais un petit article me retint, il est intitulé : « Libérations pour actes de courage ».

« Le 25-9-42 ont été renvoyés dans leurs foyers :

— Le prisonnier de guerre EHRHARDT Emile, n° 11 776 VB du Kommando 12028 (Dietingen) qui a sauvé deux fillettes allemandes de la mort au péril de sa propre vie.

— Le prisonnier de guerre SALES Joseph, n° 14136 VB du Kommando 22008/27 (Schwenningen), qui a sauvé au péril de sa propre vie un ouvrier allemand, menacé d'être enseveli dans un silo de pierre à plâtre »

Comme vous l'auriez fait, j'ai voulu arracher à Emile le récit de son « acte de courage ». Il ne s'est quand même pas trop fait prier. Voici ce qu'il me dit — et j'essaie de garder la simplicité de son récit :

« J'étais revenu au Stalag après une évasion manquée, et j'étais dans la baraque des sous-officiers réfractaires. Un gars du bureau me dit : « Tu as intérêt à partir avec le premier kommando, quel qu'il soit, parce qu'avec ton évasion manquée et ton refus de travail, tu es bon pour Rawa-Ruska! ».

Le premier kommando, ce fut dans un village de cultivateurs pas très loin du Neckar. Un dimanche, nous allons, avec le gardien, pour nous y baigner. Il y avait déjà, sur le bord de la rivière, un groupe de garçons et de filles prêts à prendre leur bain. Je n'étais pas encore déshabillé que le wachman me dit : « Regarde, il y a une fille qui est en train de se noyer, vas-y! » Les jeunes Allemands n'avaient pas l'air décidé à se porter au secours de la fille. J'enlève mon pantalon, je me jette à l'eau et je ramène la demoiselle, une fille de 17 ans à peu près, sur la berge. Mais le wachman me crie : « Il y en a une autre! » Je replonge et effectivement une deuxième fille avait coulé au fond. Je la tire également de l'eau. Une fois qu'elles sont un peu revenues à elles, le gardien va les trouver et leur dit : « Vous pouvez aller remercier celui qui vous a tirées de l'eau! — Quoi? un prisonnier, un Français, jamais! » Heureusement, le bruit de l'aventure se répandit et parvint aux oreilles du père d'une des deux demoiselles, un « haut placé chez les nazis », paraît-il, qui dit : « Il a sauvé ma fille, je vais le faire libérer ». Et, quelque temps après, notre Emile est appelé au Stalag : « Qu'est-ce qui va encore m'arriver? » C'était pour s'entendre dire : « Tu pars avec un convoi de rapatriés sanitaires ». « Lequel, ajoute Emile, mit deux semaines pour aller de Villingen à Compiègne, en wagons à bestiaux, et quelques quarts d'heure pour aller de Compiègne à la Gare du Nord, en wagons de 1^{re} classe ».

Oui, bien sûr, il y a 40 ans de cela, et Emile, depuis, a perdu des cheveux et pris un peu de brioche. Mais s'il y a, dans ce numéro du Captif, des témoignages d'indéfectible fidélité à un « sauveur » de la Patrie dont nous sommes bien revenus (comme peut-être, si le temps nous en est laissé, nous reviendrons de certains de nos attachements d'aujourd'hui) si, comme je le crois, les jeunes Allemands d'aujourd'hui ont aussi changé dans leurs sentiments à l'égard des Français, il y a une chose qui, elle, ne change pas, et c'est elle qui fait la grandeur de l'homme. Merci, Emile, de nous donner l'occasion de nous le redire... Au fait, qu'est devenu Joseph SALES ?

Jacques BRION.



Jeudi 4... Brumaire...

Malgré un temps maussade, nous sommes nombreux à nous retrouver en ce premier jeudi de novembre. Nous devons regretter et excuser notre vice-président René SCHROEDER et sa charmante épouse, victimes d'un refroidissement de saison, mais en pensée avec nous, ainsi que nos amis HINZ pour les mêmes raisons. Nos meilleurs vœux de santé à nos deux familles amies.

Et puis, il faut bien le dire, les jours sont courts, en cette saison la nuit vient vite, les retours frileux, les rues désertes sont peu rassurantes. Vivement les belles et longues journées ensoleillées.

Merci à Mmes CROUTA, MIQUEL, à nos amis et leurs fidèles épouses : DUEZ, ARNOULT, BALASSE, BATUT, REIN, COURTIER, SENECHAL, à nos invités Edmond et Eliane MICHEL (Côtes-du-Nord).

(Suite page 8)

COURRIER DE L'AMICALE

L'année 1982 s'achève. Elle fut assez meurtrière pour beaucoup de nos camarades. Nos Carnets Noirs ont fait une ample moisson de décès. En accumulant sur nos épaules les années qui passent, nous vieillissons et devenons, de ce fait, plus accessibles aux atteintes du Temps. N'oublions pas ceux qui nous ont quittés. Ils étaient tous de charmants camarades, fidèles de l'amitié P.G., fidèles de l'Amicale dont ils étaient les principaux soutiens. Leur départ crée un vide dans nos rangs mais pas dans notre cœur. A l'Amicale, le souvenir demeure. Ils ne seront jamais oubliés.

L'année 1983 s'avance rapidement. Permettez à votre courriériste de vous souhaiter pour 1983, une solide santé à l'abri des accidents, beaucoup de bonheur dans votre famille et l'aboutissement heureux de tous vos projets et que sous le pavillon de l'Amicale nous passions tous ensemble, une bonne et heureuse année 1983. Et que dure toujours notre amitié P.G.

Votre Courriériste : H. PERRON.

Notre ami le Dr Pierre DUPOUY, 89, Cours du Médoc, Bordeaux, nous écrit : « J'ai lu dans le Courrier de l'Amicale un entrefilet où le camarade CANERI demandait des nouvelles du Médecin Lieutenant BERTOJO qui était affecté à l'hôpital de Rotweil.

Mon camarade de promotion, le Dr BERTOJO a fait une brillante carrière au Val de Grâce et s'est retiré à Grasse. A cette époque j'étais à Tuttingen après un bref séjour au Waldhotel.

Bien cordialement à tous ».

Merci Docteur de votre message qui donne satisfaction à notre ami CANERI. Peut-être un autre camarade pourra nous donner l'adresse plus précise de notre toubib de Rotweil à Grasse. Pour le moment il est localisé. Quant aux anciens de Tuttingen ils seront heureux d'avoir des nouvelles de leur ancien toubib.

Notre ami Charles BORIE, 26, Allée des Tilleuls, 42330, St-Galmier nous fait parvenir un message pour notre ami à tous, Paul DUCLOUX :

« MERCI PAUL DUCLOUX !

« Je ne vais pas vous raconter l'extraordinaire voyage que nous venons de faire du 6 au 10 octobre 82 sur le lieu de notre Stalag XB à Sandbostel, mon ami Paul DUCLOUX le fait bien mieux que moi par ailleurs.

« Evidemment l'accueil reçu n'a rien de comparable avec celui de juin 1940. Pendant les trois jours où nous avons été hébergés chez l'habitant, les contacts ont été merveilleusement bons et je crois pouvoir dire que des liens solides d'amitié s'y sont créés.

« Nous sommes allés de visites en réceptions ; tout était prévu pour nous retenir de façon difficile à imaginer.

« Dans son budget le « Samtgemeinde de Selsingen » avait destiné une somme très importante pour nous accueillir avec autant d'honneurs et de faste.

« Je pense me faire l'interprète de tous les camarades participants à ce voyage, pour remercier M. et Mme DUCLOUX pour tout le travail réalisé, courrier, téléphone, déplacements... Ces remerciements compenseront les inquiétudes qu'ils ont eues au sujet de la réussite de leur entreprise, mais la « Bande à Ducloux » a répondu favorablement à leur appel, le car de la Maison Michel était complet à Strasbourg.

« Nous profitons de l'occasion qui nous est donnée, ma femme et moi, pour saluer tous les participants aux voyages d'Allemagne en 1980, d'Espagne en 1981 et d'Autriche en 1982.

« Pour 1983, une date est déjà retenue, le 5 Mai, Journée rencontre Gard et Ardèche, organisée par nos amis Doudou, Yvonne et Jules GRANIER. Ce sera encore une belle journée d'amitié ».

Merci à notre ami Charles BORIE, Mle 29520 pour son sympathique message. Dirigé sur le Stalag XA, au Kommando 110 jusqu'en 1941, puis muté à Hambourg 27 au Bataillon du Bâtiment X, il est de toutes nos manifestations P.G. et Amicalistes. Et pourquoi la « Bande à Ducloux » ne viendrait-elle pas le 27 mars 1983, entourer son sympathique et dévoué chef, à la Chesnaie du Roy à Paris pour l'Assemblée Générale de l'Amicale.

Une lettre de Mme GENIN André, 3, rue des Camusots, 88320 Lamarche nous donne des nouvelles de son mari, notre bon camarade GENIN André, Stalag XB, qui est à l'hôpital, en traitement. Son état est toujours stationnaire. Mme GENIN nous dit : « Je ne puis, seule, le garder. Il est sans cesse à raconter ses années de prisonnier, et n'a plus aucun autre raisonnement... » et Mme GENIN termine sa lettre par : « Je suis avec vous de tout cœur ». Merci, chère amie, de vos lettres. Nous formulons des vœux pour que la santé revienne à votre foyer et nous aussi sommes de tout cœur avec vous.

Le cri de détresse lancé par un camarade P.G. qui veut garder l'anonymat, et pour cause ! la vaisselle commençant à manquer à la maison, dans Le Lien n° 379 d'octobre 1982, a vivement ému notre camarade Jean AYMONIN, de Saint-Aubin 39410, qui adresse à notre P.G. martyrisé par un régime matrimonial disciplinaire, des paroles de réconfort et d'amitié :

« J'ai été très attristé par ton histoire.

« La vie a été pour toi très bouleversée. Je ne te critique pas. Peut-être as-tu manqué d'une amitié « à la P.G. » pour t'aider et c'est très bien de t'adresser à notre grande famille. Tu t'es montré, jadis, énergique, ne te laisse pas abattre. RELEVÉ LA TÊTE, et fait respecter, par qui tu sais, ton HONNEUR de P.G.

« Tu dis regretter la captivité... Non, ce n'est pas elle que tu regrettes, mais la FRATERNITE qui engendre l'AMOUR que tu ne retrouves plus maintenant.

« Bon courage, mon camarade ».

Espérons que ce message versera du baume sur les blessures physiques et d'amour-propre de notre camarade épinglé une deuxième fois il y a quinze ans ! L'évasion n'étant plus possible avec un posten aussi intransigeant il n'a qu'une chance de s'en tirer : Comme il a choisi « Le Coin du Sourire » pour nous conter ses mésaventures matrimoniales nous ne pouvons que lui donner un ultime conseil : Garder le sourire... et le vaisselier restera complet !

Notre ami René LABORIE, de Vincennes, se rend souvent à Villingen, où il a fait ses débuts de gefang. Bien sûr, la Forêt Noire, a maintenant pour lui, un autre visage. Il n'y voit plus les barbelés qui gâchaient le paysage. Et les habitants de Villingen tendent la paluche au lieu de la lever. Nous remercions l'ami René de ses belles cartes postales qui nous rappellent un séjour qui

n'avait rien de touristique. Au plaisir de te revoir le 27 mars.

Notre ami Marcel GAJEAN, 4, rue du MI Leclerc, Montreux-Château 90130, nous écrit :

« C'est avec plaisir que j'ai lu le nom de Charles BRANDT, cuisinier et coiffeur au kommando de Balingen.

« De la part de Marcel GAJEAN, chauffeur à l'usine de Chaussures Strasser de Balingen. Mes bons souvenirs à Charles BRANDT, à Maurice MICHEL, à Paul FAUVEL, mon dentiste ».

Une lettre de Mme René AUBRY, Ferme de Bel-Air, Bouix 21330 Laignes : « Quelques nouvelles de mon mari AUBRY René, du VB. Hospitalisé depuis le 3 septembre. Après trois interventions chirurgicales et en réanimation, soins intensifs pendant sept semaines à l'Hôpital de Chatillon-sur-Seine, il se remet tout doucement et espère cependant être chez lui pour fêter Noël »

Merci, chère Mme AUBRY, de nous avoir donné de bonnes nouvelles de notre camarade. Nous aussi, nous espérons fermement que votre mari aura la joie de fêter Noël en famille. C'est un beau Noël que nous lui souhaitons de tout cœur.

Notre ami DREVON, de Grenoble, ancien du XB, qui avait été, ainsi que Mme DREVON, victimes d'un accident d'auto, nous informe qu'ils sont maintenant en bonne santé. Nous sommes heureux de cette bonne nouvelle et leur adressons nos bonnes amitiés.

Notre ami Roger LAVIER, vice-président de l'Amicale,

Sous l'ormeau (suite)

Pendant le dîner, un aimable et rassurant coup de téléphone de « Tante Yvonne VECHAMBRE » nous donne des nouvelles de sa santé et l'espoir qu'elle sera des nôtres avec sa sœur Gisèle JACQUET, de Reims, au Premier Jeudi de janvier pour fêter avec nous, après une si pénible épreuve, l'Année Nouvelle, dans la joie et la santé retrouvées. Tous nos vœux de complet rétablissement.

Toujours de jolies cartes postales : de Marrakech, Roger HADJADJ avec ses fidèles pensées à tous les présents de l'Amicale, en espérant que lui aussi, sera avec nous tous et son kommando de Schramberg ce premier jeudi de janvier, pour le plaisir de tous. A bientôt Roger.

Avec plaisir nous retrouvons notre camarade Jules GRANIER, du Gard, de passage à Paris, et avons dû regretter l'absence de son épouse Yvonne, retenue pour raison familiale, à laquelle nous n'avons pas pu faire une grosse bise, mais lui adressons de tout cœur.

MEA CULPA ! Dans le numéro de novembre du Lien, une erreur s'est glissée. En « Pèlerinage à Rome » il fallait lire Paulette et Jean BLANC aux lieux et place de Paulette et Jean BATUT. Nos sympathiques normands d'Arnières-sur-Iton nous excuseront, le cidre ou le calvados avaient dû troubler ma tête. Quant à notre sympathique peintre j'espère qu'il est revenu enchanté de son voyage... imaginaire à Rome. Encore une fois mes excuses et bisex à Paulette. Dont acte.

N'OUBLIEZ PAS !

Jeudi 6 janvier 1983 pour commencer l'année 83. Venez nombreux et nombreuses pour souhaiter la bonne année. Tous les Ulmistes seront présents à ce premier jeudi de l'année 1983. Que de bisex en perspective !

A tous et à toutes un JOYEUX NOEL et une heureuse fin d'année 1982.

DE BELGIQUE

Notre camarade René STORDER a dû subir une délicate opération. Rassurons-nous tout va bien. Une convalescence s'impose, mais nous le reverrons le dernier dimanche d'Avril, en Belgique, rétabli et en pleine forme.

Toujours de fidèles souvenirs de nos amis belges BELMANS, LEGRAIN et peut-être une heureuse surprise : leur visite un premier jeudi de janvier 83, pour le plaisir de tous.

Les Anciens d'Ulm ont été douloureusement surpris d'apprendre le décès de notre ami Pierre HAMBYE qu'ils connaissaient bien pour l'avoir rencontré tous les ans en avril lors de manifestations franco-belges. Un ancien d'Ulm, Fernand Gilles, l'auteur du « Mont des Vaches » que les anciens d'Ulm connaissent bien, a, dans le périodique trimestriel « Les Stalags V » des Amicales Belges, rendu un vibrant hommage à l'ami disparu. En nous associant aux paroles de notre ami Fernand GILLES, nous sommes heureux de publier ce fervent adieu :

HOMMAGE POSTHUME

A Pierre HAMBYE, Procureur du Roi à Mons, Membre fondateur de l'Amicale d'Entraide, Membre du Conseil d'Administration, décédé le 9 juin 1982.

« Je te revois, pensif, énigmatique, seul avec toi-même, t'en revenant des douches l'essuie-mains sous le bras, pieds nus dans tes sandales de fortunes troquées contre je ne sais plus quoi à un cordonnier de l'équipe d'un sergent-curé de qui le nom m'échappe... »

Je te revois, tordant la serpillière, balayant la piaule, touillant la soupe, essuyant les gamelles, cirant tes godillots, lavant ton linge, portant les seaux, les pelles, attendant ton tour, subissant la fouille, comme le plus piteux des trouffions de corvée... »

Je te revois, impassible, inébranlable, le front haut, au premier rang de l'appel du petit matin, dans la bise cinglante et la neige tenace du dernier hiver, riant sous cape des gesticulations d'un Goetz vociférant, tournant en rond, se refusant à voir devenir proche l'heure de la débâcle... »

Je te revois, sourire aux lèvres, m'accueillant sur le seuil de la Confiance Belge en mars 1944...

vient de passer un moment peu agréable. Victime de coliques néphrétiques et de coliques hépatiques il a fait appel à SOS Médecin, à 3 heures du matin, pour ramener le calme dans son organisme. Espérons que cette chaude alerte est définitivement écartée. Décidément, le Bureau est en première ligne en ce moment. Tous nos vœux de guérison à notre ami Roger.

Un homme qui traverse une rue, une auto qui passe et... cela fait une victime de la route de plus. C'est notre ami Michel BROT qui cette fois fit le partenaire handicapé. Notre deuxième trésorier-adjoint, ne fut heureusement que légèrement blessé. Il en fut quitte pour une belle cabriolet et la peur. Six points de suture à l'arcade sourcilière, quelques hématomes, et notre ami Michel a pu rentrer chez lui. Le service Trésorerie de l'Amicale n'est pas de tout repos.

Notre ami Charles POTTIEZ, 44, rue Bravoure 1080 Bruxelles, nous écrit : « ...Pour mener à bien les diverses cérémonies des Journées franco-belges qui se déroulent fin avril à Bruxelles, entre autres celle du ravage de la Flamme au Poilu Inconnu, j'ai assisté aux réunions dudit Comité. J'y ai reçu toute la sympathie et l'appui nécessaire, ainsi que l'historique dont je me fais un plaisir de vous remettre la copie, afin de documenter notre ami P. Van Goethem... »

Nous remercions notre ami POTTIEZ de son dévouement à l'Amicale et notre ami Van Goethem, très ému du geste amical de POTTIEZ nous prie de le remercier de tout cœur. Il a été enthousiasmé à la réception du joli fascicule concernant le Monument du Poilu Inconnu français. Encore une fois merci, ami POTTIEZ.

Sale, hirsute, l'humeur noire, je m'en venais d'un kommando de termites. J'avais souffert de la mafia. Contre celle du Camp tu me mis en garde. Tu m'as pris sous ta protection. Je fis de mon mieux pour te comprendre, te seconder, tout en t'obéissant tout en te respectant... car ton nom sonnait Vieux Mons, vieille Belgique, gens de robe, gens de Palais, gens de devoir et gens de cœur !...

...Car ton intégrité, ta droiture, ta modestie...
...Car ton abnégation, ta serviabilité, ta présence...

car ta simplicité, ton assurance, ton courage, ton amour du sol natal... ton esprit, ton savoir, ta présence...

remplissaient la Baracke Zwei des aubes jusqu'aux soirs et faisaient s'effacer devant toi les occupants.

Je regrette que tu m'aies contraint à te dire Un homme de ta trempe, on le vouvoie, même dans la misère... on le salue comme un soldat salue son drapeau montant au mât de la victoire.

La dernière fois que nous fûmes ensemble, tu me parlas longuement de Villingen, du couvent des Ursulines, du « Blume Post »...

Je t'entends me dire, en me serrant la main « Si on y retournait, ne fut-ce qu'un seul jour, Noël par exemple ? On se fait signe ?... »

C'était écrire sur le sable...

Fernand GILLES.

11307 - VA/VB

Ancien d'Ulm.

POEME

Quand je serai vieux et que tu seras vieille
Quand nos ombres menues seront toutes pareilles
Nous redirons les mots souvent, toujours les mêmes
En pensant aux beaux jours ! où l'on disait « je t'aime »
Je t'aime et j'ai vingt ans ; Dieu que la vie est belle
Je t'aime et j'ai trente ans, nous avons nos enfants
Je t'aime, j'ai quarante ans, la vie devient cruelle
Je t'aime, j'ai cinquante ans, nous sommes seuls

[maintenant]
Aujourd'hui je suis vieux, mais pour moi tu es belle
Nous avons soixante ans, et marchons à pas lents
Appuyés, l'un sur l'autre, d'une affection nouvelle,
Notre Amour de vingt ans sera toujours présent.

Raymonde Vincent.

A tous et à toutes je vous réitère mes vœux de JOYEUX NOEL 1982 et de BONNE et HEUREUSE ANNEE 1983.

Lucien VIALARD.

Ancien d'Ulm - V.B.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1982

Prix de l'abonnement annuel : 30 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne